

[MARIVAUX]

ARLEQUIN
POLI
PAR L'AMOUR,

COMEDIE.

REPRESENTE'E PAR LES Comediens Italiens de Son Altesse Royale Monseigneur LE DUC D'ORLEANS.

Le prix est de 25. sols.



A PARIS,
Chez la Veuve GUILLAUME, Quai des Augustins, au coin de la ruë Pavée, au Nom de Jesus.

M. DCC. XXIII.

Avec Approbation, & Privilege du Roy.



ACTEURS
de la Comedie

LA FÉE.

TRIVELIN, domeſtique de la Fée.

ARLEQUIN, jeune homme enlevé par la Fée.

SILVIA, Bergere, Amante d'Arlequin.

Un BERGER, amoureux de Silvia.

Autre BERGERE Couſine de Silvia.

Troupe de DANSEURS & CHANTEURS.

Troupe de LUTINS.





ARLEQUIN POLI PAR L'AMOUR.

SCENE PREMIERE.

Le Jardin de la Fée est representé.

LA FE'E, TRIVELIN.

TRIVELIN, *à la Fée qui soûpire.*



Ous soûpirés, Madame, & malheureusement pour vous, vous risquez de soûpirer longtems si votre raison ni met ordre; me permettrez-vous de vous dire ici mon petit sentiment?

LA FE'E.

Parles.

TRIVELIN.

Le jeune homme que vous avez enlevé à ſes parens, eſt un beau brun, bien fait; c'eſt la figure la plus charmante du monde; il dormoit dans un bois quand vous le vîtes, & c'étoit aſſûrément voir l'Amour endormi; je ne ſuis donc point ſurpris du penchant ſubit qui vous a pris pour lui.

LA FE'E.

Eſt-il rien de plus naturel que d'aimer ce qui eſt aimable ?

TRIVELIN.

Oh ſans doute; cependant avant cette avanture, vous aimiez aſſez le grand enchanteur Merlin.

LA FE'E.

Eh bien, l'un me fait oublier l'autre: cela eſt encore fort naturel.

TRIVELIN.

C'eſt la pure nature; mais il reſte une petite obſervation à faire: c'eſt que vous enlevez le jeune homme endormi; quand, peu de jours après vous allez épouſer le même Merlin qui en a votre parole. Oh! cela devient ſerieux; & entre nous, c'eſt prendre la nature un peu trop à la lettre; cependant paſſe encore; le pis qu'il en pouvoit arriver, c'étoit d'être infidelle, cela ſeroit très-vilain dans un homme, mais dans une femme, cela eſt plus ſupportable: quand une femme eſt fidelle, on l'admire; mais il y a des fem-

mes modeſtes qui n'ont pas la vanité de vouloir être admirées ; vous êtes de celles-la, moins de gloire, & plus de plaiſir, à la bonne heure.

LA FE'E.

De la gloire, à la place où je ſuis, je ſerois une grande dûppe de me gener pour ſi peu de choſe.

TRIVELIN.

C'eſt bien dit, pourſuivons : vous portez le jeune homme endormi dans votre Palais, & vous voila à guetter le moment de ſon réveil ; vous êtes en habit de conquête, & dans un attirail digne du mépris genereux que vous avez pour la gloire, vous vous attendiez de la part du beau garçon à la ſurpriſe la plus amoureuſe ; il s'éveille, & vous saluë du regard le plus imbécile que jamais nigaud ait porté : vous vous approchez, il bâille deux ou trois fois de toutes ſes forces, s'allonge, ſe retourne & ſe rendort ; voilà l'hiſtoire curieuſe d'un réveil qui promettoit une ſcene ſi intereſſante. Vous ſortez en ſoûpirant de dépit, & peut-être chaſſée par un ronflement de baſſe-taille, auſſi nourri qu'il en ſoit ; une heure ſe paſſe, il ſe réveille encore, & ne voïant perſonne auprès de lui, il crie : eh ! à ce cris galant, vous rentrez ; l'Amour ſe frottoit les yeux : que voulez-vous, beau jeune homme, lui dites-vous, je veux goûter, moi, répond-il,

mais n'êtes-vous point ſurpris de me voir, ajoûtez-vous, eh mais oüi, répart-il. Depuis quinze jours qu'il eſt ici, ſa converſation a toûjours été de la même force; cependant vous l'aimez, & qui pis eſt, vous laiſſez penſer à Merlin qu'il va vous épouſer, & votre deſſein, m'avez-vous dit, eſt, s'il eſt poſſible, d'épouſer le jeune homme; franchement ſi vous les prenez tous deux, ſuivant toutes les regles, le ſecond mari doit gâter le premier!

LA FE'E

Je vais te répondre en deux mots: la figure du jeune homme en queſtion m'enchante; j'ignorois qu'il eût ſi peu d'eſprit quand je l'ai enlevé. Pour moi, ſa bêtiſe ne me rebute point: j'aime, avec les graces qu'il a déja, celles que lui prêtera l'eſprit quand il en aura. Quelle volupté de voir un homme auſſi charmant, me dire à mes pieds, je vous aime. Il eſt déja le plus beau brun du monde: mais ſa bouche, ſes yeux, tous ſes traits ſeront adorables, quand un peu d'amour les aura retouchez. Mes ſoins reuſſiront peut-être à lui en inſpirer. Souvent il me regarde; & tous les jours je touche au moment où il peut me ſentir & ſe ſentir lui-même: Si cela lui arrive, ſur le champs, j'en fais mon mari; cette qualité le mettra alors à l'abri des fureurs de Merlin: mais avant cela, je n'oſe mécon-

tenter cet enchanteur, aussi puissant que moi & avec qui je differerai le plus long-tems que je pourrai.

TRIVELIN.

Mais si le jeune homme n'est jamais, ni plus amoureux, ni plus spirituel, si l'éducation que vous tâchez de lui donner ne réussit pas, vous épouserez donc Merlin?

LA FE'E.

Non, car en l'épousant même je ne pourrois me déterminer à perdre de vûë l'autre : & si jamais il venoit à m'aimer, toute mariée que je serois, je veux bien te l'avouer, je ne me fierois pas à moi.

TRIVELIN.

Oh, je m'en serois bien douté, sans que vous me l'eussiez dit : Femme tentée, & femme vaincuë, c'est tout un : mais je vois nôtre bel imbecile qui vient avec son maître à danser.



SCENE II.

ARLEQUIN *entre la tête dans l'estomach, ou de la façon niaise dont il voudra,*

SON MAISTRE A DANSER, LA FE'E, TRIVELIN.

LA FE'E.

EH bien aimable Enfant, vous me paroissez triste : y a-t-il quelque chose ici qui vous déplaise ?

ARLEQUIN.

Moi, je n'en sçais rien.

TRIVELIN *rit.*

LA FE'E *à Trivelin.*

Oh ! je vous prie ne riez pas, cela me fait injure, je l'aime, cela vous suffit pour le respecter.

Pendant ce temps Arlequin prend des Mouches, la Fée continuant à parler à Arlequin :

Voulez-vous bien prendre votre leçon, mon cher enfant ?

ARLEQUIN, *comme n'ayant pas entendu.*

Hem.

LA FE'E.

Voulez-vous prendre votre leçon, pour l'amour de moi ?

ARLEQUIN.

Non.

LA FE'E.

Quoi ! vous me refusez si peu de chose, à moi qui vous aime ?

Alors Arlequin lui voit une grosse bague au doigt, il lui va prendre la main, regarde la bague, & leve la tête en se mettant à rire niaisement.

LA FE'E.

Voulez-vous que je vous la donne ?

ARLEQUIN.

Oui da.

La Fée tire la bague de son doigt, & lui presente, comme il la prend grossierement elle lui dit :

Mon cher Arlequin, un beau garçon comme vous, quand une dame lui presente quelque chose, doit baiser la main en le recevant.

Arlequin alors prend goulument la main de la Fée qu'il baise :

LA FE'E *dit :*

Il ne m'entend pas, mais du moins sa méprise m'a fait plaisir.

Elle ajoûte :

Baisez la votre à present.

Arlequin alors baise le dessus de sa main.

La Fée soupire, & lui donnant sa bague lui dit

La voila en revanche reçevez votre leçon ; *alors le maître à danser apprend à Arlequin*

à faire la reverence.

Arlequin ègaye cette Scene de tout ce que son genie peut lui fournir de propre au sujet.

ARLEQUIN.

Je m'ennuïe.

LA FE'E.

En voila donc assez : nous allons tâcher de vous divertir.

Arlequin alors saute de joie du divertissement proposé, & dit en riant :

Divertir, divertir.

SCENE III.

Une Trouppe de Chanteurs & Danseurs,

LA FE'E, ARLEQUIN,

TRIVELIN.

La Fée fait asseoir Arlequin alors auprés d'elle sur un banc de gazon, qui sera auprés de la Grille du Théatre ; pendant qu'on danse Arlequin sifle.

UN CHANTEUR *à Arlequin.*

BEau brunet, l'amour vous appelle.

A ce vers Arlequin se leve niaisement, & dit :

Je ne l'entends pas, où eſt-il ? *Il l'appelle*, Hé, hé.

LE CHANTEUR *continuë.*

Beau brunet l'Amour vous appelle.

ARLEQUIN *en ſe raſſoïant, dit :*

Qu'il crie donc plus haut.

LE CHANTEUR *continuë en lui montrant la Fée.*

Voïez-vous cet objet charmant,
Ses yeux dont l'ardeur étincelle
Vous repetent à tout moment :
Beau brunet l'amour vous appelle.

ARLEQUIN *alors en regardant les yeux de la Fée, dit :*

Dame, cela eſt drôle.

UNE CHANTEUSE BERGERE *vient, & dit à Arlequin :*

Aimez, aimez, rien n'eſt ſi doux.

ARLEQUIN *là-deſſus répond :*

Apprenez, apprenez-moi cela.

LA CHANTEUSE *continue en le regardant.*

Ah ! que je plains votre ignorance.
Quel bonheur pour moi quand j'y penſe !

Elle montre le Chanteur.

Qu'Athis en ſache plus que vous.

LA FE'E *alors en ſe levant dit à Arlequin :*

Cher Arlequin, ces tendres Chanſons ne vous inſpirent-elles rien? Que ſentez-vous?

ARLEQUIN.

Je ſens un grand appetit.

TRIVELIN.

C'eſt-à-dire qu'il ſoûpire après ſa collation, mais voici un païſan qui veut vous donner le plaiſir d'une danſe de village, après quoi nous irons manger.

UN PAYSAN *danſe.*

LA FE'E *ſe raſſit, & fait aſſeoir Arlequin qui s'endort ; quand la danſe finit, la Fée le tire par le bras & lui dit en ſe levant :*

Vous vous endormez, que faut-il donc faire pour vous amuſer ?

ARLEQUIN *en ſe réveillant pleure.*

Hi, hi, hi, mon pere, eh je ne vois point ma mere !

LA FE'E *à Trivelin.*

Emmenez-le, il ſe diſtraira peut-être en mangeant, du chagrin qui le prend ; je ſors d'ici pour quelques momens ; quand il aura fait collation, laiſſez-le ſe promener où il voudra.

Ils ſortent tous.



SCENE IV.

La Scene change & represente au loin quelques Moutons qui paissent.

Silvia entre sur la Scene en habit de Bergere, une houlette à la main, un Berger la suit.

SILVIA, LE BERGER.

LE BERGER.

VOus me fuïez, belle Silvia?

SILVIA.

Que voulez-vous que je fasse, vous m'entretenez d'une chose qui m'ennuie, vous me parlez toujours d'amour.

LE BERGER.

Je vous parle de ce que je sens.

SILVIA.

Oui, mais je ne sens rien, moi.

LE BERGER.

Voila ce qui me desespere.

SILVIA.

Ce n'est pas ma faute, je sais bien que toutes nos Bergeres ont chacune un Berger qui ne les quitte point; elles me disent qu'elles aiment, qu'elles soûpirent, elles y trouvent leur plaisir, pour moi je suis bien malheureuse, depuis que vous dites que

vous soûpirez pour moi, j'ai fait ce que j'ai pû pour soûpirer aussi, car j'aimerois autant qu'une autre a être bien aise, s'il y avoit quelque secret pour cela, tenez, je vous rendrois heureux tout d'un coup, car je suis naturellement bonne.

LE BERGER.

Hélas ! pour de secret je n'en sçais point d'autre que celui de vous aimer moi-même.

SILVIA.

Apparemment que ce secret-la ne vaut rien, car je ne vous aime point encore, & j'en suis bien fâchée ; comment avez-vous fait pour m'aimer, vous ?

LE BERGER.

Moi, je vous ay vûë : voila tout.

SILVIA.

Voïez quelle difference ; & moi plus je vous vois & moins je vous aime, n'importe, allez, allez, cela viendra peut-être, mais ne me genez point ; par éxemple, à present, je vous hairois si vous restiez ici.

LE BERGER.

Je me retirerai donc puisque c'est vous plaire, mais pour me consoler, donnez-moi votre main que je la baise.

SILVIA.

Oh non ! on dit que c'est une faveur, & qu'il n'est pas honnête d'en faire, & cela est vrai, car je sçais bien que les Bergeres

ſe cachent de cela.

LE BERGER.

Perſonne ne nous voit.

SILVIA.

Oui, mais puiſque c'eſt une faute, je ne veux point la faire qu'elle ne me donne du plaiſir comme aux autres.

LE BERGER.

A dieu donc, belle Silvia, ſongez quelquefois à moi.

SILVIA.

Oui, oui.

SCENE V.

SILVIA, ARLEQUIN, *mais il ne vient qu'un moment après que Sylvia a été ſeule.*

SILVIA.

QUe ce Berger me déplaît avec ſon amour ! toutes les fois qu'il me parle, je ſuis toute de méchante humeur : *& puis voyant Arlequin* ; mais qui eſt-ce qui vient là ! ah mon Dieu le beau garçon !

ARLEQUIN *entre en jouant au volan, il vient de cette façon juſqu'aux pieds de Silvia : là il laiſſe en jouant tomber le volan, & en ſe baiſſant pour le ramaſſer, il voit Silvia, il de-*

meure étonné & courbé ; petit à petit & par ſecouſſes il ſe redreſſe le corps : quand il s'eſt entierement redreſſé, il la regarde, elle honteuſe feint de ſe retirer dans ſon embarras, il l'arrête, & dit :

Vous êtes bien preſſée ?

SILVIA.

Je me retire, car je ne vous connois pas.

ARLEQUIN.

Vous ne me connoiſſez pas ? tampis ; faiſons connoiſſance, voulez-vous ?

SILVIA *encore honteuſe.*

Je le veux bien.

ARLEQUIN *alors s'aproche d'elle, & lui marque ſa joie par de petits ris, & dit*

Que vous êtes jolie !

SILVIA.

Vous êtes bien obligeant.

ARLEQUIN.

Oh point, je dis la verité.

SILVIA *en riant un peu à ſon tour.*

Vous êtes bien joli auſſi, vous.

ARLEQUIN.

Tant mieux : où demeurez-vous, je vous irai voir ?

SILVIA.

Je demeure tout prêt, mais il ne faut pas venir; il vaut mieux nous voir toûjours ici, parce qu'il y a un Berger qui m'aime, il ſeroit jaloux, & il nous ſuivroit.

ARLEQUIN.

Ce Berger-là vous aime ?

SILVIA.

Oui.

ARLEQUIN.

Voïez donc cet impertinent, je ne le veux pas moi ; est-ce que vous l'aimez, vous ?

SILVIA.

Non, je n'en ai jamais pû venir à bout.

ARLEQUIN.

C'est bien fait, il faut n'aimer personne que nous deux ; voïez si vous le pouvez ?

SILVIA.

Oh de reste, je ne trouve rien de si aisé.

ARLEQUIN.

Tout de bon ?

SILVIA.

Oh je ne mens jamais ; mais où demeurez-vous aussi ?

ARLEQUIN *lui montrant du doigt.*

Dans cette grande maison.

SILVIA.

Quoi, chez la Fée ?

ARLEQUIN.

Oui.

SILVIA *tristement.*

J'ai toûjours eû du malheur.

ARLEQUIN *tristement aussi.*

Qu'est-ce que vous avez, ma chere amie ?

SILVIA.

C'eſt que cette Fée eſt plus belle que moi, & j'ai peur que nôtre amitié ne tienne pas.

ARLEQUIN *impatiemment.*

J'aimerois mieux mourir.

Et puis tendrement.

Allez, ne vous affligez pas, mon petit cœur.

SILVIA.

Vous m'aimerez donc toûjours?

ARLEQUIN.

Tant que je ſerai en vie.

SILVIA.

Ce ſeroit bien dommage de me tromper, car je ſuis ſi ſimple : mais mes moutons s'écartent, on me gronderoit s'il s'en perdoit quelqu'un : il faut que je m'en aille : Quand reviendrez vous ?

ARLEQUIN *avec chagrin.*

Oh ! que ces moutons me fâchent.

SILVIA.

Et moi auſſi, mais que faire, ſerez-vous ici ſur le ſoir ?

ARLEQUIN.

Sans faute.

en diſant cela, il lui prend la main & il ajoûte:

Oh les jolis petits doigts !

Il lui baiſe la main, & dit :

Je n'ai jamais eû de bonbon, ſi bon que cela.

SILVIA *rit, & dit:*

A dieu donc, *& puis à part* : voila que je ſoupire, & je n'ai point eu de ſecret pour cela.

Elle laiſſe tomber ſon mouchoir en s'en allant : Arlequin le ramaſſe & la rapelle pour lui donner.

ARLEQUIN.

Mon amie?

SILVIA.

Que voulez-vous, mon Amant? *& puis voyant ſon mouchoir entre les mains d'Arlequin* : Ah! c'eſt mon mouchoir, donnez.

ARLEQUIN *le tend, & puis retire la main ; il héſite, & enfin il le garde, & dit :*

Non je veux le garder, il me tiendra compagnie : qu'eſt-ce que vous en faites?

SILVIA

Je me lave quelquefois le viſage, & je m'eſſuie avec.

ARLEQUIN *en le dèployant :*

Et par où vous ſert-il, afin que je le baiſe par-là.

SILVIA *en s'en allant :*

Par tout, mais j'ai hâte, je ne vois plus mes Moutons ; à dieu, juſqu'à tantôt.

ARLEQUIN *la ſalüë en faiſant des ſingeries, & ſe retire auſſi.*

SCENE VI.

La Scene change, & represente le Jardin de la Fée.

LA FE'E, TRIVELIN.

LA FE'E.

EH bien ! notre jeune homme, a-t-il goûté ?

TRIVELIN.

Oui, goûté comme quatre : il excelle en fait d'appétit.

LA FE'E.

Où est-il à present ?

TRIVELIN.

Je crois qu'il jouë au volan dans les prairies; mais, j'ai une nouvelle à vous apprendre.

LA FE'E

Quoi, qu'est-ce que c'est ?

TRIVELIN.

Merlin est venu pour vous voir.

LA FE'E.

Je suis ravie de ne m'y être point rencontrée, car c'est une grande peine que de feindre de l'amour pour qui l'on n'en sent plus.

TRIVELIN.

En verité, Madame, c'est bien dommage

que ce petit innocent l'ait chaſſé de votre cœur ? Merlin eſt au comble de la joie, il croit vous épouſer inceſſamment. Imagines-tu quelque choſe de ſi beau qu'elle, me diſoit-il tantôt, en regardant votre portrait ? Ah ! Trivelin, que de plaiſirs m'attendent ? mais je vois bien que de ces plaiſirs-là il n'en tâtera qu'en idée, & cela eſt d'une triſte reſſource quand on s'en eſt promis la belle & bonne réalité. Il reviendra, comment vous tirerez-vous d'affaire avec lui ?

LA FE'E.

Juſqu'ici je n'ai point encore d'autre parti à prendre que de le tromper.

TRIVELIN.

Eh ! n'en ſentez-vous pas quelque remords de conſcience ?

LA FE'E.

Oh ! j'ai bien d'autres choſes en tête, qu'à m'amuſer à conſulter ma conſcience ſur une bagatelle.

TRIVELIN *à part.*

Voila ce qui s'appelle un cœur de femme complet.

LA FE'E.

Je m'ennuie de ne point voir Arlequin ; je vais le chercher, mais le voila qui vient à nous : Qu'en dis-tu Trivelin ? il me ſemble qu'il ſe tient mieux qu'à l'ordinaire ;



SCENE VII.

Arlequin arrive tenant en main le mouchoir de Silvia qu'il regarde, & dont il se frotte tout doucement le visage.

LA FE'E, TRIVELIN.

LA FE'E *continuant de parler à Trivelin.*

JE suis curieuse de voir ce qu'il fera tout seul, mets-toi à côté de moi, je vais tourner mon anneau qui nous rendra invisibles.

ARLEQUIN *arrive au bord du Theatre, & il saute en tenant le mouchoir de Silvia, il le met dans son sein, il se couche, & se roule dessus, & tout cela gayement.*

LA FE'E *à Trivelin.*

Qu'est-ce que cela veut dire, cela me paroît singulier ; où a-t-il pris ce mouchoir ? ne seroit-ce pas un des miens qu'il auroit trouvé ? ah ! si cela étoit, Trivelin, toutes ces postures-là seroient peut-être de bonne augure ?

TRIVELIN.

Je gagerois moi que c'est un linge qui sent le musc.

LA FE'E.

Oh non ! je veux lui parler, mais éloignons-

nous un peu, pour feindre que nous arrivons.

Elle s'éloigne de quelques pas, pendant qu'Arlequin se promene en long en chantant;

Ter li ta ta li ta.

LA FE'E.

Bonjour, Arlequin.

ARLEQUIN *en tirant le pied, & mettant le Mouchoir sous son bras:*

Je suis votre trés humble Serviteur.

LA FE'E *à part à Trivelin:*

Comment! voila des manieres, il ne m'en a jamais tant dit depuis qu'il est ici.

ARLEQUIN *à la Fée.*

Madame, voulez-vous avoir la bonté de vouloir bien me dire comment on est quand on aime bien une personne?

LA FE'E *charmée à Trivelin.*

Trivelin, entends-tu? *& puis à Arlequin;* quand on aime, mon cher enfant, on souhaite toujours de voir les gens, on ne peut se séparer d'eux; on les perd de vûë avec chagrin: enfin on sent des transports, des impatiences, & souvent des desirs.

ARLEQUIN *en sautant d'aise, & comme à part.*

M'y voila.

LA FE'E.

Est-ce que vous sentez tout ce que je dis-là?

ARLEQUIN *d'un air indifferent.*

Non, c'est une curiosité que j'ai.

TRIVELIN.

Il jase vraiment !

LA FE'E.

Il jase, il est vrai, mais sa réponse ne me plaît pas : mon cher Arlequin, ce n'est donc pas de moi que vous parlez ?

ARLEQUIN.

Oh ! je ne suis pas un niais, je ne dis pas ce que je pense.

LA FE'E *avec feu, & d'un ton brusque.*

Qu'est-ce que cela signifie, ou avez-vous pris ce mouchoir ?

ARLEQUIN *la regardant avec crainte.*

Je l'ai pris à terre.

LA FE'E.

A qui est-il ?

ARLEQUIN.

Il est à ... *& puis s'arrêtant* : je n'en sçais rien.

LA FE'E

Il y a quelque mistere désolant là-dessous ! Donnez-moi ce mouchoir ? *elle lui arrache, & après l'avoir regardé avec chagrin, & à part*, il n'est pas à moi & il le baisoit, n'importe, cachons-lui mes soupçons, & ne l'intimidons pas, car il ne me découvriroit rien.

ARLEQUIN *alors va le Chapeau bas, & humblement lui redemande le Mouchoir.*

Aïez la charité de me rendre le Mouchoir.

LA FE'E *en soûpirant en secret.*

Tenez, Arlequin, je ne veux pas vous l'ôter puisqu'il vous fait plaisir.

ARLEQUIN *en le recevant baise la main, la saluë, & s'en va.*

LA FE'E *le regardant.*

Vous me quittez ; où allez-vous ?

ARLEQUIN.

Dormir sous un arbre.

LA FE'E *doucement.*

Allez, allez.



SCENE VIII.

LA FE'E, TRIVELIN.

LA FE'E.

AH ! Trivelin, je suis perduë.

TRIVELIN.

Je vous avoüe, Madame, que voici une avanture où je ne comprends rien ; que seroit-il donc arrivé à ce petit peste-là ?

LA FE'E *au desespoir & avec feu.*

Il a de l'esprit Trivelin, il en a, & je n'en suis pas mieux, je suis plus folle que jamais. Ah ! quel coup pour moi, que le petit ingrat vient de me paroître aimable ! As tu vû comme il est changé ? As-tu remarqué de quel air il me parloit ? Combien sa phisionomie étoit

devenuë fine ? & ce n'eſt pas de moi qu'il tient toutes ces graces là ! il a déja de la délicateſſe de ſentiment, il s'eſt retenu, il n'oſe me dire à qui appartient le mouchoir, il devine que j'en ſerois jalouſe ; ah ! qu'il faut qu'il ait pris d'amour pour avoir déja tant d'eſprit : que je ſuis malheureuſe, une autre lui entendra dire, ce, je vous aime, que j'ai tant deſiré, & je ſens qu'il meritera d'être adoré ; je ſuis au deſeſpoir, ſortons Trivelin ; il s'agit ici de découvrir ma rivale, je vais le ſuivre & parcourir tous les lieux où ils pourront ſe voir, cherches de ton côté, va vîte, je me meure.

La Scene change, & repreſente une prairie, où de loin paiſſent des Moutons.

SCENE IX.

SILVIA, UNE DE SES COUSINES.

SILVIA.

ARrêtes-toi un moment, ma couſine, je t'aurai bien-tôt conté mon hiſtoire, & tu me donneras quelqu'avis ; tiens, j'étois ici quand il eſt venu, dés qu'il s'eſt approché le cœur m'a dit que je l'aimois, cela eſt admirable : il s'eſt approché auſſi, il m'a parlé ; ſçais tu ce qu'il m'a dit ? Qu'il m'aimoit auſſi ; j'étois plus contente que ſi on

m'avoit donné tous les moutons du Hameau : vraiment je ne m'étonne pas ſi toutes nos Bergeres ſont ſi aiſes d'aimer ; je voudrois n'avoir fait que cela depuis que je ſuis au monde, tant je le trouve charmant, mais ce n'eſt pas tout, il doit revenir ici bientôt, il m'a déja baiſé la main, & je vois bien qu'il voudra me la baiſer encore ? donne moi conſeil, toi qui a eu tant d'amans ; dois-je le laiſſer faire ?

LA COUSINE.

Gardes-t'en bien, ma Couſine, ſois bien ſevere, cela entretient l'amour d'un amant.

SILVIA.

Quoi, il n'y a point de moien plus aiſé que cela pour l'entretenir.

LA COUSINE.

Non; il ne faut point auſſi lui dire tant que tu l'aimes.

SILVIA.

Eh ! comment s'en empêcher, je ſuis encore trop jeune pour pouvoir me gêner.

LA COUSINE.

Fais comme tu pourras, mais on m'attend, je ne puis reſter plus long-temps, à dieu ma Couſine.

SCENE X.

SILVIA *un moment après.*

QUe je suis inquiete, j'aimerois autant ne point aimer que d'être obligée d'être severe; cependant elle dit que cela entretient l'amour, voila qui est étrange ; on devroit bien changer une maniere si incommode ; ceux qui l'ont inventée n'aimoient pas tant que moi.

SCENE XI.

SILVIA, ARLEQUIN.

Arlequin arrive.

SILVIA *en le voyant :*

VOici mon amant, que j'aurai de peine à me retenir !

*Dès qu'*ARLEQUIN *l'apperçoit, il vient à elle en sautant de joie, il lui fait des caresses avec son chapeau, auquel il a attaché le mouchoir, il tourne autour de Silvia, tantôt il baise le mouchoir, tantôt il caresse Silvia :*

Vous voila donc, mon petit cœur?

SILVIA *en riant.*

Oüi mon amant.

ARLEQUIN.

Eſtes-vous bien aiſe de me voir ?

SILVIA.

Aſſez.

ARLEQUIN *en repetant ce mot :*

Aſſez, ce n'eſt pas aſſez.

SILVIA.

Oh ! ſi fait, il n'en faut pas davantage,

ARLEQUIN *ici lui prend la main, Silvia paroît embarraſſée, Arlequin en la tenant dit :*

Et moi je ne veux pas que vous diſiez comme cela. *Il veut alors lui baiſer la main, en diſant ces derniers mots.*

SILVIA *retirant ſa main :*

Ne me baiſez pas la main au moins.

ARLEQUIN *fâché.*

Ne voila-t-il pas encore ? allez, vous êtes une trompeuſe. *Il pleure.*

SILVIA *tendrement, en lui prenant le menton :*

Hélas ! mon petit Amant, ne pleurez pas.

ARLEQUIN *continuant de gemir :*

Vous m'aviez promis votre amitié.

SILVIA.

Eh ! je vous l'ai donnée.

ARLEQUIN.

Non, quand on aime les gens, on ne les empêche pas de baiſer ſa main, *en lui offrant la ſienne* : tenez, voila la mienne, voïez ſi

je ferai comme vous.

SILVIA *en se ressouvenant des conseils de sa Cousine.*

Oh ! ma Cousine dira ce qu'elle voudra, mais je ne puis y tenir ; là, là, consolez-vous, mon Amant, & baisez ma main, puisque vous en avez envie ; baisez, mais écoutez, n'allez-pas me demander combien je vous aime, car je vous en dirois toûjours la moitié moins qu'il n'y en a, cela n'empêchera pas que dans le fond je ne vous aime de tout mon cœur, mais vous ne devez pas le sçavoir, parce que cela vous ôteroit votre amitié, on me l'a dit.

ARLEQUIN *d'une voix plaintive.*

Tous ceux qui vous ont dit cela ont fait un mensonge: ce sont des causeurs qui n'entendent rien à notre affaire, le cœur me bat quand je baise votre main, & que vous dites que vous m'aimez, & c'est marque que ces choses-là sont bonnes à mon amitié.

SILVIA.

Cela se peut bien, car la mienne en va de mieux en mieux aussi, mais n'importe, puisqu'on dit que cela ne vaut rien ; faisons un marché de peur d'accident, toutes les fois que vous me demanderez si j'ai beaucoup d'amitié pour vous, je vous répondrai que je n'en ai gueres, & cela ne sera pourtant pas vrai, & quand vous voudrez me baiser la main, je ne le voudrai pas, & pourtant

j'en aurai envie.

ARLEQUIN *en riant.*

Eh ! eh ! cela ſera drôle, je le veux bien, mais avant ce marché-là, laiſſez moi baiſer votre main à mon aiſe, cela ne ſera pas du jeu.

SILVIA.

Baiſez, cela eſt juſte.

ARLEQUIN *lui baiſe & rebaiſe la main, & après faiſant réfléxion au plaiſir qu'il vient d'avoir, il dit :*

Oh ! mais, mon amie, peut-être que le marché nous fâchera tous deux.

SILVIA.

Eh ! quand cela nous fâchera tout de bon, ne ſommes-nous pas les maîtres ?

ARLEQUIN.

Il eſt vrai, mon amie ; cela eſt donc arrêté ?

SILVIA.

Oüi.

ARLEQUIN.

Cela ſera tout divertiſſant, voïons pour voir. *Arlequin ici badine, & l'interroge pour rire.* M'aimez-vous beaucoup ?

SILVIA.

Pas beaucoup.

ARLEQUIN *ſerieuſement.*

Ce n'eſt que pour rire au moins, autrement...

SILVIA *riant :*

Eh ! ſans doute.

ARLEQUIN *pourſuivant toûjours la badinerie, & riant :*

Ah, ah, ah! *& puis pour badiner encore :* donnez-moi votre main ma mignonne.

SILVIA.

Je ne le veux pas.

ARLEQUIN *ſoûriant.*

Je ſçais pourtant que vous le voudriez bien.

SILVIA.

Plus que vous, mais je ne veux pas le dire.

ARLEQUIN *ſoûriant encore ici, & puis changeant de façon, & triſtement.*

Je veux la baiſer, ou je ſerai fâché.

SILVIA.

Vous badinez mon Amant?

ARLEQUIN *comme triſtement toûjours.*

Non.

SILVIA.

Quoi! c'eſt tout de bon?

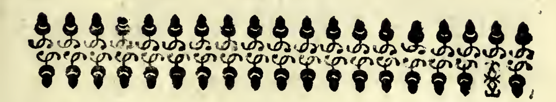
ARLEQUIN.

Tout de bon.

SILVIA *en lui tendant la main.*

Tenez donc.





SCENE XI.

Ici LA FE'E *qui les cherchoit arrive, & dit à part en retournant son Anneau :*

AH ! je vois mon malheur !

ARLEQUIN *après avoir baisé la main de Silvia.*

Dame, je badinois.

SILVIA.

Je vois bien que vous m'avez attrapée, mais j'en profite aussi.

ARLEQUIN *qui lui tient toûjours la main.*

Voila un petit mot qui me plaît comme tout.

LA FE'E *à part.*

Ah ! juste ciel, quel langage ! Paroissons.

Elle retourne son Anneau.

SILVIA *effraïée de la voir fait un cris.*

Ah !

ARLEQUIN *de son côté.*

Ouf !

LA FE'E *à Arlequin avec alteration.*

Vous en sçavez déja beaucoup ?

ARLEQUIN *embarrassé.*

Eh ! eh ! je ne ſçavois pourtant pas que vous étiez-là.

LA FÉ'E *en le regardant fixement.*

Ingrat. *Et puis le touchant de ſa Baguette.* Suivez-moi.

Après ce dernier mot elle touche auſſi Silvia ſans lui rien dire.

SILVIA *touchée dit :*

Miſericorde?

La Fée alors part avec Arlequin qui marche devant en ſilence, & comme par compas.



SCENE XII.

SILVIA *ſeule, tremblante & ſans bouger.*

AH ! la méchante femme ; je tremble encore de peur : hélas ! peut-être qu'elle va tuer mon Amant, elle ne lui pardonnera jamais de m'aimer, mais je ſçai bien comment je ferai : je m'en vais aſſembler tous les Bergers du Hameau,& les mener chez elle ; Allons.

Silvia là-deſſus veut marcher, mais elle ne peut avancer un pas, elle dit :

Qu'eſt-ce que j'ai donc, je ne puis me remuer.

Elle fait des efforts, & ajoûte:

Ah ! cette Magicienne m'a jetté un sortilege aux jambes.

A ces mots deux ou trois Lutins viennent pour l'enlever.

SILVIA *tremblante.*

Ahi ! ahi ! Messieurs, aïez pitié de moi : au secours, au secours.

UN DES LUTINS.

Suivez-nous, suivez-nous.

SILVIA.

Je ne veux pas, je veux retourner au logis.

UN AUTRE LUTIN.

Marchons.

Ils l'enlevent en criant.

SCENE XIII.

La Scene change, & represente le Jardin de la Fée.

LA FE'E *paroit avec* ARLEQUIN, *qui marche devant elle dans la même posture qu'il a fait cy-devant, & la tête baissée.*

LA FE'E

Fourbe que tu es, je n'ai pû paroître ai-

mable à tes yeux, je n'ai pû t'inſpirer le moindre ſentiment, malgré tous les ſoins & toute la tendreſſe que tu m'as vûë, & ton changement eſt l'ouvrage d'une miſerable Bergere : réponds, ingrat, que lui trouves-tu de ſi charmant ? Parles.

ARLEQUIN *feignant d'être retombé dans ſa bêtiſe.*

Qu'eſt-ce que vous voulez ?

LA FE'E.

Je ne te conſeille pas d'affecter une ſtupidité que tu n'as plus, & ſi tu ne te montres tel que tu es, tu vas me voir poignarder l'indigne objet de ton choix.

ARLEQUIN *vîte & avec crainte.*

Eh ! non, non, je vous promets que j'aurai de l'eſprit autant que vous le voudrez.

LA FE'E.

Tu trembles pour elle ?

ARLEQUIN.

C'eſt que je n'aime à voir mourir perſonne.

LA FE'E.

Tu me verras mourir, moi, ſi tu ne m'aimes.

ARLEQUIN *en la flattant.*

Ne ſoïez donc point en colére contre nous.

LA FE'E *en s'attendriſſant.*

Ah ! mon cher Arlequin, regardes-moi, repens-toi de m'avoir deſeſperée, j'oublie-

rai de quelle part t'eſt venu ton eſprit, mais puiſque tu en as, qu'il te ſerve à connoître les avantages que je t'offre.

ARLEQUIN.

Tenez dans le fond, je vois bien que j'ai tort; vous êtes belle & brave cent fois plus que l'autre: mais j'enrage.

LA FE'E.

Eh! de quoi?

ARLEQUIN.

C'eſt que j'ai laiſſé prendre mon cœur par cette petite friponne qui eſt plus laide que vous.

LA FE'E *ſoûpire en ſecret, & dit.*

Arlequin, voudrois-tu aimer une perſonne qui te trompe, qui a voulu badiner avec toi, & qui ne t'aime pas?

ARLEQUIN.

Oh! pour cela ſi fait, elle m'aime à la folie.

LA FE'E.

Elle t'abuſoit, je le ſçais bien, puiſqu'elle doit épouſer un berger du village qui eſt ſon amant: ſi tu veux, je m'en vais l'envoïer chercher, & elle te le dira elle-même.

ARLEQUIN *en ſe mettant la main ſur la poitrine, ou ſur ſon cœur.*

Tic, tac, tic, tac; ouf, voila des paroles qui me rendent malade, *& puis vîte*, allons, allons, je veux ſçavoir cela, car ſi

elle me trompe, jarni je vous caresserai, je vous épouserai devant ses deux yeux pour la punir.

LA FE'E.

Eh bien ! je vais donc l'envoïer chercher ?

ARLEQUIN *encore émû.*

Oüi, mais vous êtes bien fine, si vous êtes là, quand elle me parlera, vous lui ferez la grimace, elle vous craindra, & elle n'osera me dire rondement sa pensée.

LA FE'E.

Je me retirerai.

ARLEQUIN.

La peste, vous êtes une sorciere, vous nous jouerez un tour comme tantôt, & elle s'en doutera, vous êtes au milieu du monde & on ne voit rien ; oh ! je ne veux point que vous trichiez ; faites un serment que vous n'y serez pas en cachette.

LA FE'E.

Je te le jure foi de Fée.

ARLEQUIN.

Je ne sçais point, si ce juron là est bon, mais je me souviens à cette heure quand on me lisoit des histoires, d'avoir vû qu'on juroit par le fix, le tix, oui le Styx.

LA FE'E.

C'est la même chose.

ARLEQUIN.

N'importe, jurez toujours ; dame puis-

que vous craignez, c'eſt que c'eſt le meilleur.

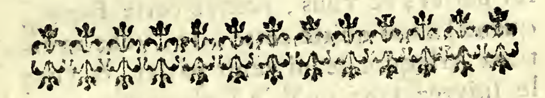
LA FE'E *aprés avoir rêvé.*

Eh bien ! je n'y ſerai point, je t'en jure par le Styx, & je vais donner ordre qu'on l'ameine ici.

ARLEQUIN.

Et moi en attendant je m'en vais gémir en me promenant.

Il ſort.



SCENE XIV.

LA FE'E *ſeule.*

MOn ferment me lie, mais je n'en ſçais pas moins le moïen d'épouvanter la Bergere ſans être preſente, & il me reſte une reſſource ; je donnerai mon Anneau à Trivelin qui les écoutera inviſible, & qui me rapportera ce qu'ils auront dit : Appellons-le, Trivelin, Trivelin.

SCENE XV.

LA FE'E, TRIVELIN.

TRIVELIN *vient* :

QUe voulez-vous, Madame ?

LA FE'E

Faites venir ici cette Bergere, je veux lui parler ; & vous, prenez cette Bague, quand j'aurai quitté cette fille, vous avertirez Arlequin de lui venir parler, & vous le ſuivrez ſans qu'il le ſache pour venir écouter leur entretien, avec la précaution de retourner la Bague, pour n'être point vû d'eux, après quoi vous me redirez leurs diſcours : Entendez-vous, ſoïez éxact je vous prie ?

TRIVELIN.

Oui, Madame.

Il ſort pour aller chercher Silvia.



SCENE XVI.

LA FE'E *un moment ſeule.*

EST-il d'avanture plus triſte que la mien-

ne, je n'ai lieu d'aimer plus que je n'aimois, que pour en souffrir d'avantage ; cependant il me reste encore quelque esperance, mais voici ma rivale.

Silvia entre.

LA FE'E *en colere.*

Approchez, approchez.

SILVIA.

Madame, est-ce que vous voulez toûjours me retenir de force ici ? Si ce beau Garçon m'aime, est-ce ma faute ; il dit que je suis belle, dame, je ne puis pas m'empêcher de l'être ?

LA FE'E *avec un sentiment de fureur.*

Oh! si je ne craignois de tout perdre, je la déchirerois ; Ecoutez-moi, petite fille, mille tourmens vous sont préparez, si vous ne m'obéïssez.

SILVIA *en tremblant.*

Hélas ! vous n'avez qu'à dire.

LA FE'E.

Arlequin va paroître ici, je vous ordonne de lui dire que vous n'avez voulu que vous divertir avec lui, que vous ne l'aimez point, & qu'on va vous marier avec un Berger du Village ; je ne paroîtrai point dans votre conversation, mais je serai à vos côtez sans que vous me voïez, & si vous n'observez mes ordres avec la derniere rigueur ; s'il vous échape le moindre mot qui lui fasse deviner que je vous aye

forcée à lui parler comme je le veux, tout eſt prêt pour votre ſuplice.

SILVIA.

Moi, lui dire que j'ai voulu me mocquer de lui ? cela eſt-il raiſonnabe ? il ſe mettra à pleurer & je me mettrai à pleurer auſſi : vous ſçavez bien que cela eſt immanquable.

LA FE'E *en colere.*

Vous oſez me réſiſter ? paroiſſez eſprits infernaux, enchaînez-la, & n'oubliez rien pour la tourmenter.

DES ESPRITS ENTRENT.

SILVIA *pleurant, dit.*

N'avez-vous pas de conſcience de me demander une choſe impoſſible ?

LA FE'E *aux Eſprits.*

Ce n'eſt pas tout ; allez prendre l'ingrat qu'elle aime, & donnez lui la mort à ſes yeux.

SILVIA *avec exclamation.*

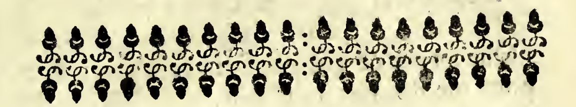
La mort ! Ah ! Madame la Fée, vous n'avez qu'à le faire venir, je m'en vais lui dire que je le haïs, & je vous promets de ne point pleurer du tout ; je l'aime trop pour cela.

LA FE'E.

Si vous verſez une larme, ſi vous ne paroiſſez tranquille, il eſt perdu & vous auſſi: *aux Eſprits* : ôtez-lui ſes fers : *à Silvia* ; quand vous lui aurez parlé je vous ferai re-

conduire chez vous si j'ai lieu d'être contente. Il va venir, attendez ici.

La Fée sort, & les Diables aussi.



SCENE XVII.

SILVIA,

un moment seule.

Achevons vîte de pleurer, afin que mon Amant ne croïe pas que je l'aime, le pauvre enfant, ce seroit le tuer moi-même. Ah ! maudite Fée ; mais essuïons mes yeux, le voilà qui vient.

Arlequin entre alors triste & la tête penchée, il ne dit mot jusqu'auprès de Silvia, il se présente à elle, la regarde un moment sans parler, & après Trivelin invisible entre.

ARLEQUIN.

Mon amie ?

SILVIA *d'un air libre.*

Eh bien.

ARLEQUIN.

Regarde-moi.

SILVIA *embarrassée.*

A quoi sert tout cela, on m'a fait venir

ici pour vous parler ; j'ai hâte, qu'eſt-ce que vous voulez ?

ARLEQUIN *tendrement.*

Eſt-ce vrai que vous m'avez fourbé ?

SILVIA.

Oui, tout ce que j'ai fait, ce n'étoit que pour me donner du plaiſir.

ARLEQUIN *s'approche d'elle tendrement, & lui dit :*

Mon amie, dites franchement, cette coquine de Fée n'eſt point ici, car elle en a juré, *& puis en flattant Silvia* : là, là, remettez-vous, mon petit cœur : dites, êtes-vous une perfide ? Allez, vous êtes la femme d'un vilain Berger.

SILVIA.

Oui, encore une fois, tout cela eſt vrai.

ARLEQUIN *là-deſſus pleure de toute ſa force.*

Hi, hi, hi.

SILVIA *à part.*

Le courage me manque.

ARLEQUIN *en pleurant ſans rien dire, cherche dans ſes poches, il en tire un petit Coûteau qu'il éguiſe ſur ſa manche.*

SILVIA *le voïant faire.*

Qu'allez-vous donc faire ?

Alors ARLEQUIN *ſans répondre allonge le bras comme pour prendre ſa ſecouſſe, & ouvre un peu ſon eſtomach.*

SILVIA *effraïée.*

Ah ! il ſe va tuer ; arrêtez-vous, mon

Amant ? j'ai été obligée de vous dire des menteries : *& puis en parlant à la Fée qu'elle croit à côté d'elle* : Madame la Fée, pardonnez-moi en quelque endroit que vous soïez ici, vous voïez bien ce qui en est.

ARLEQUIN *à ces mots cessant son desespoir, lui prend vîte la main, & dit.*

Ah ! quel plaisir, soûtenez moi ma mour, je m'évanoüis d'aise.

SILVIA *le soûtient.*

TRIVELIN *alors paroît tout d'un coup à leurs yeux.*

SILVIA *dans la surprise dit :*

Ah ! voilà la Fée.

TRIVELIN.

Non, mes enfans, ce n'est pas la Fée, mais elle m'a donné son Anneau, afin que je vous écoutasse sans être vû; ce seroit bien domage d'abandonner de si tendres Amans à sa fureur : aussi-bien ne mérite-elle pas qu'on la serve, puisqu'elle est infidelle au plus genereux Magicien du monde à qui je suis dévoüé : soïez en repos, je vais vous donner un moïen d'assûrer votre bonheur. Il faut qu'Arlequin paroisse mécontent de vous, Silvia, & que de votre côté, vous feigniez de le quitter en le raillant, je vais chercher la Fée qui m'attend, à qui je dirai que vous vous êtes parfaitement acquittée de ce qu'elle vous avoit ordonnée, elle sera témoin de votre retraite : Pour

vous, Arlequin, quand Silvia ſera ſortie, vous reſterez avec la Fée, & alors en l'aſſûrant que vous ne ſongez plus à Silvia infidelle, vous jurerez de vous attacher à elle, & tâherez par quelque tour d'adreſſe, & comme en badinant de lui prendre ſa Baguette, je vous avertis que dès qu'elle ſera dans vos mains, la Fée n'aura plus aucun pouvoir ſur vous deux; & qu'en la touchant elle-même d'un coup de la Baguette, vous en ſerez abſolument le maître, pour lors vous pourrez ſortir d'ici, & vous faire telle deſtinée qu'il vous plaira.

SILVIA.

Je prie le ciel qu'il vous récompenſe.

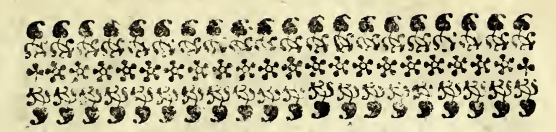
ARLEQUIN.

Oh! quel honnête homme; quand j'aurai la Baguette, je vous donnerai votre plein chapeau de liards.

TRIVELIN.

Préparez-vous, je vais emmener ici la Fée.





SCENE XVIII.

ARLEQUIN, SILVIA.

ARLEQUIN.

MA chere amie, la joie me court dans le corps, il faut que je vous baise, nous aurons bien le temps de cela.

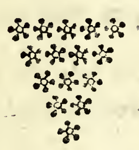
SILVIA *en l'arrêtant.*

Taisez-vous donc mon ami, ne nous caressons pas à cette heure, afin de pouvoir nous caresser toûjours : on vient, dites-moi bien des injures, pour avoir la Baguette.

LA FE'E *entre.*

ARLEQUIN *comme en colere.*

Allons, petite coquine.





SCENE XIX.

LA FE'E, TRIVELIN, SILVIA, ARLEQUIN.

TRIVELIN *à la Fée en entrant.*

JE crois, Madame, que vous aurez lieu d'être contente.

ARLEQUIN *continuant à gronder Silvia.*

Sortez d'ici, friponne, voïez cette petite effrontée : Sortez d'ici, mort de ma vie.

SILVIA *se retirant en riant.*

Ah ! ah ! qu'il est drôle : à dieu, à dieu, je m'en vais épouser mon Amant : un autrefois ne croïez pas tout ce qu'on vous dit, petit garçon.

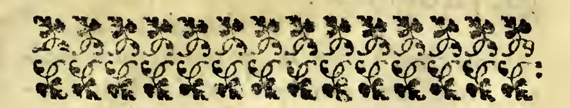
Et puis Silvia dit à la Fée.

Madame, voulez-vous que je m'en aille ?

LA FE'E *à Trivelin.*

Faites-la ſortir, Trivelin.

Elle ſort avec Trivelin.



SCENE XX.

LA FE'E, ARLEQUIN.

LA FE'E.

JE vous avois dis la verité, comme vous voïez.

ARLEQUIN *comme indifferent.*

Oh! je me ſoucie bien de cela : c'eſt une petite laide qui ne vous vaut pas, allez : allez à preſent, je vois bien que vous êtes une bonne perſonne : fy, que j'étois ſot ; laiſſez faire, nous l'attrapperons bien quand nous ſerons mari & femme.

LA FE'E.

Quoi ! mon cher Arlequin, vous m'aimerez donc ?

ARLEQUIN.

Eh ! qui donc ? j'avois aſſûrément la vûë trouble : tenez, cela m'avoit fâché d'abord, mais à preſent je donnerois toutes

les Bergeres des Champs pour une mauvaise épingle : *& puis doucement*, mais, vous n'avez peut-être plus envie de moi à cause que j'ai été si bête ?

LA FE'E *charmée.*

Mon cher Arlequin, je te fais mon maître, mon mari ; oüi je t'épouse, je te donne mon cœur, mes richesses, ma puissance ; es-tu content ?

ARLEQUIN *en la regardant sur cela tendrement.*

Ah ! ma mie, que vous me plaisez : *& lui prenant la main*, moi, je vous donne ma Personne, & puis cela encore, *c'est son Chapeau*, & puis encore cela, *c'est son Epée.*

Là-dessus en badinant il lui met son Epée au côté, & dit en lui prenant sa Baguette :

Et je m'en vais mettre ce bâton à mon côté.

Quand il tient la Baguette, LA FE'E *inquiete lui dit :*

Donnez, donnez-moi cette Baguette, mon fils, vous la casserez.

ARLEQUIN *se reculant aux approches de la Fée, tournant au tour du Théatre & d'une façon reposée :*

Tout doucement, tout doucement.

LA FE'E *encore plus allarmée.*

Donnez donc vîte ? j'en ai besoin.

Arlequin *alors la touche de la Baguette adroitement, & lui dit :*

Tout beau, assoïez-vous là ? & soïez sage.

La Fe'e *tombe sur le siege de gazon mis auprès de la grille du Théatre, & dit :*

Ah ! je suis perduë, je suis trahie.

Arlequin *en riant.*

Et moi je suis on ne peut pas mieux : oh ! oh ! vous me grondiez tantôt, parce que je n'avois pas d'esprit ; j'en ai pourtant plus que vous.

Arlequin alors fait des sauts de joie, il rit, il danse, il sifle, & de temps en temps va au tour de la Fée, & lui montrant la Baguette.

Soïez bien sage, Madame la Sorciere, car, voïez bien cela : *alors il appelle tout le monde.* Allons, qu'on m'apporte ici mon petit cœur ; Trivelin, où sont mes Valets & tous les Diables aussi, vîte, j'ordonne, je commande, ou par la sembleu. . .

Tout accourt à sa voix.





SCENE DERNIERE.

SILVIA *conduite par* TRIVELIN,

LES DANSEURS,

LES CHANTEURS ET LES

ESPRITS.

ARLEQUIN *courant au devant de de Silvia, & lui montrant la Baguette.*

MA chere amie, voilà là machine, je ſuis Sorcier à cette heure, tenez, prenez, prenez, il faut que vous ſoïez Sorciere auſſi.

Il lui donne la Baguette.

SILVIA *prend la Baguette en ſautant d'aiſe, & dit :*

Oh ! mon Amant, nous n'aurons plus d'envieux.

A peine Silvia a-t-elle dit ces mots, que quelques ESPRITS *s'avancent, & l'un d'eux dit :*

Vous êtes notre Maîtresse, que voulez-vous de nous ?

Silvia surprise de leur approche se retire, & a peur, & dit :

Voilà encore ces vilains hommes, qui me font peur.

ARLEQUIN *fâché.*

Jarni, je vous apprendrai à vivre.

A Silvia.

Donnez-moi ce Bâton, afin que je les rosse.

Il prend la Baguette, & ensuite bat les Esprits avec son épée, il bat après les Danseurs, les Chanteurs, & jusqu'à Trivelin même.

SILVIA *lui dit en l'arrêtant :*

En voilà assez, mon ami.

ARLEQUIN *menace toûjours tout le monde, & va à la Fée qui est sur le banc, & la menace aussi.*

SILVIA *alors s'approche à son tour de la Fée & lui dit en la saluant.*

Bon jour, Madame, comment vous portez-vous ? Vous n'êtes donc plus si méchante ?

LA FÉE *retourne la tête en jettant des regards de fureurs sur eux.*

SILVIA.

Oh ! qu'elle est en colere !

ARLEQUIN *alors à la Fée.*

Tout doux, je ſuis le maître ; allons qu'on nous regarde tout à l'heure agréablement.

SILVIA.

Laiſſons-la, mon amie, ſoïons genereux : la compaſſion eſt une belle choſe.

ARLEQUIN.

Je lui pardonne, mais je veux qu'on chante, qu'on danſe, & pûis aprés nous irons nous faire Roi quelque part.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par l'Ordre de Monſeigneur le Chancelier une Comedie qui a pour titre : *Arlequin poli par l'Amour* ; & j'ai crû que l'impreſſion en ſeroit agréable au Public. A Paris ce 2. Juin 1723.

Signé DANCHET.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos Amez & feaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils, & autres Nos Juſticiers qu'il appartiendra, Salut : Nôtre bien Amé le Sieur CARLET DE MARIVAUX nous aïant fait expoſer qu'il ſouhaiteroit faire imprimer & donner au Public *Arlequin poli par l'Amour ; & la Surpriſe de l'Amour* s'il Nous plaiſoit de lui accorder nos Lettres de Privilege ſur ce néceſſaires : A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Preſentes de faire imprimer ledit Livre cy-deſſus énoncé, en tels volumes, forme, marge, caractere, conjointement ou ſéparement & autant de fois que bon lui ſemblera, & de le faire vendre & débiter par tout nôtre Roïaume, pendant le tems de ſix Années conſécutives, à compter du jour de la date deſdites Préſentes : Faiſons deffenſes à toutes ſortes de perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de nôtre obéïſſance : Comme auſſi à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Livre cy-deſſus ſpecifié en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, ſous quelque pretexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Sr. Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des exemplaires contrefaits, de quinze cent livres d'amende contre chacun des contrevenans ; dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Sieur Expoſant,

& de tous dépens, dommages & interêts : A la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles ; Que l'impression de ce Livre sera faite dans nôtre Roïaume, & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie, & qu'avant que l'exposer en vente, le Manuscrit ou imprimé qui aura servi de Copie à l'Impression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, és mains de nôtre tres-Cher & Féal Chevalier Garde des Sceaux de France le sieur Fleuriau d'Armenonville : Et qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans nôtre Bibliotheque publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de nôtre trés-cher & féal Chevalier-Garde des sceaux de France, le sieur Fleuriau d'Armenonville : Le tout à peine de nullité des présentes, du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir ledit Sieur Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchemens : Voulons que la copie desdites presentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos Amez & Feaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoûtée comme à l'Original ; Commandons au premier nôtre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR TEL EST NÔTRE PLAISIR. Donné à Paris le quatriéme jour du mois de Juin, l'An de grace mil sept cens vingt-trois, & de nôtre Regne le huitiéme.

Signé, Par le Roi, en son Conseil, DE S. HILAIRE.

Il eſt ordonné par l'Edit du Roi, du mois d'Août 1686. & Arreſt de ſon Conſeil, que les Livres dont l'impreſſion ſe permet par Privilege de Sa Majeſté, ne pourront être vendus que par un Libraire ou Imprimeur.

Regiſtré ſur le Regiſtre V. de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, page 270. No. 544. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arreſt du Conſeil du 13. Aouſt 1703. A Paris le 19. Juin 1723.

BALLARD, Syndic.

